



# Une réplique à la mort:

## la poésie

### d'Esther Jansma

Vivre un deuil. Être présent auprès des chers défunts. Analyser la mort elle-même, la différer, la prendre de court, la revisiter ou la rebaptiser sur un mode ludique, pour finalement la congédier. Tel est le propos de la poétesse néerlandaise Esther Jansma.

Née à Amsterdam en 1958, Esther Jansma a publié son premier recueil en 1988 sous le titre *Stem onder mijn bed* (Une voix sous mon lit). Des débuts très remarquables, tant pour la consistance formelle que pour la thématique quasi obsédante. Les strophes compactes se débitent en phrases courtes, scandées par un rythme vigoureux qui n'engendre pourtant jamais une métrique monotone: au contraire, assonances et allitérations ne font que consolider l'édifice. A travers tout cela, la langue reste toujours proche du langage parlé: le lecteur qui a eu l'occasion d'assister à une conférence d'Esther Jansma sait que ses poèmes reproduisent tout naturellement sa voix et ses intonations.

Il y a aussi une belle corrélation entre la robustesse de la forme et le contenu du message. Souvent, l'auteur voit les événements avec les yeux de l'enfant: d'où les phrases brèves, impératives ou exorcisantes rappelant celles que les enfants ont coutume d'utiliser lorsqu'ils s'apostrophent pendant leurs jeux. Cette option de l'écrivain se révèle on ne peut plus judicieuse dans *Stem onder mijn bed*, car les fillettes - des soeurs - qui en sont les protagonistes se trouvent plongées dans des situations qu'elles ont peine à comprendre ou à supporter, alors même que ces événements ont une influence considérable sur leur existence: séparation des parents, mort du père, mère inaccessible et dominatrice. Tout comme le jeu verbal des enfants, la forme percutante des poèmes provoque une salutaire décharge émotionnelle. Sur ce point, Jansma rejoint sans aucun doute son compatriote Lucebert, pour qui «la poésie est un jeu d'enfant».

En dépit de tous ces malheurs, le recueil se termine sur un mode majeur, quelque peu hésitant toutefois, sur le thème d'une grossesse. Deux ou trois vers m'en reviennent irrésistiblement en mémoire chaque fois qu'une amie enceinte me confie son émoi d'être envahie par cette vie nouvelle qui prend corps dans son ventre:

*Parfois, j'ai peur. Il m'est bien difficile  
de comprendre. S'il est vraiment parfait,  
pourquoi ce dieu change-t-il?*

Le deuxième recueil de poèmes de Jansma est plus nettement encore placé sous le signe du deuil. Ayant eu elle-même en premières couches un enfant mort-né, Esther Jansma épanche dans ce *Bloem, steen* (Fleur, pierre) son désespoir, sa colère, le mal qu'elle éprouve à accepter cette perte cruelle. Dans une interview accordée au quotidien flamand *De Morgen*, elle a déclaré avoir écrit ce recueil essentiellement parce qu'elle ne rencontrait nulle part le moindre écho à sa douleur, la moindre parole qui lui eût permis de s'en délivrer. Elle rassemble ici, une fois encore, des poèmes d'une densité et d'une force expressive peu communes, où elle déjoue les pièges de la mort, l'attire à soi et parvient à avoir une certaine emprise sur elle.

Dans son troisième volume, *Waaigat* (Hurle-vent), Jansma se démarque volontairement de la thématique pesante et introvertie des deux recueils précédents. Sous l'influence de la poésie des États-Unis et d'Amérique latine, elle opte pour un genre plus anecdotique, rédigeant -ainsi qu'elle le disait dans son interview au *Morgen*- de petites histoires pour se remonter un peu le moral. Malgré cela, et même dans les récits où il est question d'enfants qui jouent, la conjuration du chagrin et de la mort revient sans cesse comme un leitmotiv.

Quatre ans après *Waaigat* paraît *Picknick op de wenteltrap* (Pique-nique dans l'escalier en colimaçon), un roman qui se compose de petites pièces en prose poétique reprenant, en fait, le thème principal du premier recueil de poèmes. Trois personnages - la Tête: celui qui analyse et décortique tout; le Vieux, timoré et conservateur, et le Romantique, passionné et rebelle - conjuguent leurs voix pour amener la romancière à se sortir des traumatismes accumulés durant sa jeunesse. Rien ne résiste à leur souveraine logique enfantine: «Encore un de ces trucs qui n'ont jamais été prouvés», s'exclame le Romantique. «Quelqu'un disparaît, et tous s'assoient et pleurnichent. Cela me met en rage! Quelqu'un va-t-il enfin se décider à enquêter vraiment? Si ça se trouve, le disparu est simplement parti habiter ailleurs, ou bien il va se réveiller après avoir été mort quelque temps!»

«Raisonnement ingénu!», diront les grandes personnes. Mais, devant la mort, nous sommes tous des débilés; dès lors, pareille attitude est peut-être notre seule planche de salut. Elle l'est en tout cas dans l'oeuvre d'Esther Jansma. Tout se passe comme si, en remontant jusqu'à la première grande épreuve de sa vie, contre laquelle elle se révolte en une joute âpre et farouche, elle achevait avec *Picknick op de wenteltrap* de boucler le cycle qui la ramène au coeur d'elle-même.

Mais la vie continue, et la mort va de nouveau frapper. Non seulement Esther Jansma verra disparaître un confrère poète à qui elle était très attachée, mais elle perd aussi son deuxième enfant. Elle proclamera avec fermeté: «Je ne veux à aucun prix poursuivre mon existence avec la réputation d'un écrivain 'aux petits enfants morts' ». Cette appréhension sera vite dissipée, car les poèmes de son tout dernier recueil *Hier is de tijd* (Voici venu le temps), récompensé en 1999 par le prix de poésie VSB, la plus importante distinction

dans le domaine de la poésie d'expression néerlandaise, sont d'une exceptionnelle beauté formelle, qui transcende nettement le cadre de l'autobiographie.

Ce récent ouvrage marque d'ailleurs une profonde transformation dans la manière dont Jansma ressent les événements. Désormais, la crispation et la révolte s'estompent pour faire davantage place à la sagesse et à la sérénité. On se gardera cependant d'y voir de la résignation. Jansma continue comme par le passé à prendre appui sur une écriture robuste pour mieux tenir tête à son antagoniste de toujours, la mort. *Hier is de tijd* s'ouvre sur «Behouden Huys» (Maison préservée), superbe poème consacré à des explorateurs contraints de passer l'hiver au pôle Nord. En voici un extrait:

*Ce que je veux  
ce sont des mots, qu'on me dise ce que je dois  
faire, premier commandement, deuxième commandement, les ordres sont  
l'artère vitale de cette  
maison, rythme  
qui comble le vide, qu'on dise  
comment agir, que la blancheur  
soit irriguée d'un sang  
fait de mots comme chasser, rôtir,  
scier, construire et astiquer...*

Moins d'actes de révolte, davantage d'ouverture et de sollicitude tranquille. La forme elle-même s'en ressent: les poèmes se font plus longs, les phrases surtout s'allongent et «accrochent» mieux. La beauté du verbe confère aux poèmes de *Hier is de tijd* une tendresse et une intensité qui tiennent le lecteur en haleine. «De val» (La chute) en est un exemple. L'auteur dit avoir écrit ce poème afin de «troquer cette mort petite et désordonnée (et quelle mort n'est pas désordre et petitesse?) pour une mort grandiose, colorée, escortée de poissons des mers chaudes, parée de pierres précieuses, de ganses, rubans et paillettes ...». «De val» est une sorte de baroud d'honneur: il s'agit de retarder la mort quelque temps encore, de l'orner, d'en fixer le souvenir, de la conserver, de la porter à bout de bras. Gageons que, si chacun mettait autant de ferveur dans l'adieu au disparu, le monde serait bien plus agréable à vivre.

KOEN VERGEER

*Écrivain et critique littéraire.*

Adresse: Abel Tasmanstraat 63, NL-3531 GT Utrecht.

*Traduit du néerlandais par Jean-Marie Jacquet.*

*Stem onder mijn bed* (Une voix sous mon lit), poèmes, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1988.

*Bloem, steen* (Fleur, pierre), poèmes, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1990.

*Waaigat* (Hurle-vent), poèmes, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1993.

*Picknick op de wenteltrap* (Pique-nique dans l'escalier en colimaçon), roman, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1997.

*Hier is de tijd* (Voici venu le temps), poèmes, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1998.

## Esther Jansma

### Papier maché

**I**k ben de grote recyclingmachine:  
de vodden die mijn vader werd,  
de flarden tekst uit oudgeworden monden  
kauw ik tot pulp.

Zolang ik sigaretten rook  
ruikt hij met mijn hand naar shag,  
zolang ik bang ben voor de dood  
blijft hij dat ook.

Hij is mijn pop, ik speel met hem  
wanneer ik wil. Hij kust bezorgd  
de schrammen op mijn knieën glad  
maar zegt niet veel.

*Uit «Stem onder mijn bed» (1988).*

**I**k hul haar in weefsels van woorden,  
ik wil dat ze ademt van taal,  
ik schrijf iedereen aan; ik wil  
geen klank onaangeraakt door haar.

Ik wil haar overal horen, ik wil  
dat ze spelregels breekt en steeds  
opnieuw en anders wordt geboren:  
ik wil duizend levens voor haar.

En ze mag in duizend mensen  
spelen, dat ze doodgaat.

*Uit «Bloem, steen» (1990).*

### Papier mâché

**J**e suis la grande machine à recycler :  
mon père perdu en chiffons,  
les lambeaux de texte nés de bouches vieilles,  
je les mâche en pâte en papier.

Tant que je fume des cigarettes  
ma main lui est l'odeur du shag,  
tant que je crains la mort  
alors il reste.

C'est ma poupée, je joue avec lui  
quand je le veux. D'un baiser inquiet,  
il fait glisser les égratignures de mes genoux  
mais ne dit pas grand-chose.

*Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.*

**J**e la revêts de tissus de mots,  
je veux que le langage lui soit souffle,  
je convoque tout le monde; je veux  
qu'aucun son ne demeure impassible devant elle.

Je veux partout l'entendre, je veux  
qu'elle brise les règles du jeu, que toujours  
et sans cesse différemment elle renaisse :  
je veux mille vies pour elle.

Et libre à elle de jouer en  
mille personnes, à en mourir.

*Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.*

## Esther Jansma

### Hoe Wolk God werd

Juana ligt op haar rug op de aarde  
en roept: «Wolk, broertje, waarom zeg je niets?  
Je hebt een gezicht en handen, net als ik!»

Loopvogel Juana loopt en praat tegelijk,  
met haar hoofd achterover, kleine  
handen, harde bruine voeten.

«Broeder Wolk,» zegt ze, «deze doek  
beschilderd met dromen, de grond,  
glijdt onder je weg als een wolk  
omdat je geen voeten hebt.»

Ze zoekt schelpen en bloemen, houdt ze omhoog.  
Ze geeft haar verdriet schelpen en bloemen te eten.  
«God,» zegt ze.

*Uit «Waaigat» (1993).*

### Comment Nuage s'est fait Dieu

**J**uana sur le dos sur la terre  
crie : «Nuage, petit frère, pourquoi te taire ?  
Tu as un visage et des mains, tout comme moi !»

L'oiseau coureur Juana court et parle à la fois,  
tête en arrière, petites  
mains, fermes pieds bruns.

«Frère Nuage,» dit-elle, «cette toile  
peinte de rêves, le sol,  
glisse en dessous de toi comme un nuage  
car tu n'as pas de pieds.»

Elle cherche des coquillages et des fleurs, les porte à bout de bras.  
Elle nourrit son chagrin de coquillages et de fleurs.  
«Dieu,» dit-elle.

*Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.*



## Esther Jansma

### De val

**W**e kruisten de Styx.  
De veerman lag dronken in zijn schip.  
Ik hield het roer en we zonken als stenen.

Water bestaat als de aarde  
in lagen, transparante linten, glanzende strata  
van steeds kleiner leven, minder warmte.

In je haren bloeiden luchtbellens,  
de stroom trok je hoofd naar achter  
en streelde je hals.

Stenen wuifden met armen van algen en varens,  
zongen zachtjes gorgelend «vrede».  
Ze sneden je kleren los.

Vissen likten het bloed van je benen.  
Ik hield je hand vast. Ik wilde je troosten  
maar we vielen te snel en er zijn geen woorden

die zonder lucht bestaan, mijn liefde  
bleef boven, blauwe ballonnen, bakens voor even,  
de plaats markerend van het ongeluk

voordat ze verder dreven. Je mond ging open.  
Je gezicht werd rood, je handen zochten  
evenwicht, zochten mijn armen.

Je probeerde in me omhoog te klimmen.  
Je was een glasblazer met een wolk van diamanten  
aan zijn mond. Ik hield je vast als een katje.

Ik aaide je vingers.  
Je liet niet los.  
Je sliep en ik aaide je vingers, liet los.

## La chute

**N**ous croisons le Styx.  
Le passeur gisait ivre au fond de son esquif.  
J'étais au gouvernail et nous coulions comme des pierres.

L'eau est faite comme la terre,  
de couches, de rubans transparents, des strates brillantes  
d'une vie toujours moindre et se refroidissant.

Dans tes cheveux flamboyaient des bulles d'air,  
le courant entraînait ta tête vers l'arrière,  
te caressait le cou.

Des pierres agitaient leurs bras d'algues et de fougères,  
chantaient – doux gargarisme – «paix».  
Elles découpaient tes habits.

Des poissons léchaient le sang de tes jambes.  
Je te tenais la main. Je voulais te consoler  
mais nous tombions trop vite, et puis il n'y a pas de mots

qui existent sans air, mon amour  
était resté là-haut, ballons bleus, balises d'un instant,  
signalant l'endroit du malheur

avant de poursuivre leur dérive. Ta bouche s'est ouverte.  
Ton visage a rougi, tes mains ont cherché  
l'équilibre, ont cherché mes bras.

Tu as tenté de grimper en moi.  
Tu étais un souffleur de verre, un nuage de diamants  
à la bouche. Je te tenais comme un chaton.

Je caressais tes doigts.  
Tu n'as pas lâché prise.  
Tu dormais et moi, je caressais tes doigts, lâchais prise.